Ami du Clergé du 6 novembre 1930

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour l'anniversaire de l'Armistice. — I. Nos devoirs envers les morts de la guerre, 657. — II. La loi de charité pendant la guerre, 659.
Cinq minutes d'Evangile. — LIII. *23e Dim. après la Pentecôte :* Le contact du Christ, 662. — LIV. *24e et dernier Dimanche :* Le jugement dernier, 664.
Plan de sermon pour la Dédicace. — Notre corps, temple du Saint-Esprit, 665.
Instructions à des collégiens. — VII. L'obéissance, 665.
Pour les réunions mensuelles des Mères chrétiennes. — XIII. La bonté, 668.
Pour annoncer une quête en faveur des Facultés catholiques. — Les raisons de leur venir en aide, 671.

POUR L'ANNIVERSAIRE DE L'ARMISTICE

I

NOS DEVOIRS ENVERS LES MORTS DE LA GUERRE

Mes frères,

Que de souvenirs évoque la date du 11 novembre ! En commémorant l'armistice, nous songeons du même coup aux souffrances inouïes de nos soldats, à leur courage surhumain, aux vertus magnifiques qu'ils ont pratiquées au front. Mais combien leurs hauts faits nous paraissent lointains déjà et comme ils s'effacent chaque jour davantage encore ! C'est la loi de ce monde, hélas ! on oublie. On oublie les douleurs, on oublie les épreuves, on oublie les crimes. On oublie les victimes presque autant que les criminels ; on oublie les héros aussi bien que les lâches. L'homme est essentiellement un être qui oublie.

Il est pourtant, grâce à Dieu, un remède à ce mal universel : ce sont les *anniversaires* fidèlement observés. Remettre sous les yeux les événements et les hommes du passé, et par là réveiller dans nos cœurs des souvenirs qui ne sont d'ordinaire qu'assoupis, voilà le rôle bienfaisant des anniversaires.

L'Eglise, de tout temps, a compris leur puissance d'évocation : pour elle, chaque jour de l'année est comme un anniversaire qui nous rappelle quelque mystère de la vie adorable de son divin Fondateur, ou fait revivre quelqu'un de ses plus illustres enfants dans les Saints qu'elle honore tour à tour.

Les peuples, les nations ont aussi leurs anniversaires et celui que nous célébrons aujourd'hui est bien l'un des plus sacrés qui puissent faire vibrer l'âme d'un peuple généreux et fidèle. Ce jour nous rappelle cette douce et poignante émotion qui nous saisit tous à l'heure où dans toute la France chacun pouvait enfin se dire : « C'est donc fini ! le sang ne coule plus, la victoire est à nous ! » Et c'est pourquoi il convient qu'il reste pour nous une journée de recueillement, consacrée avant tout au pieux souvenir des morts qui ont acheté trop cher la victoire, pour que nous songions à la célébrer autrement qu'avec une joie discrète, atténuée par la vue des innombrables vêtements de deuil qui l'ont payée.

I

Toutefois, m. f., je n'ai point l'intention de vous rappeler à nouveau les souffrances de nos morts, ce dur calvaire qu'il ont eu à gravir, bien que j'aie encore présent à la mémoire le douloureux spectacle de ces longs trains de blessés, par exemple, qui se sont arrêtés tant de fois chez nous, transportant ces pauvres loques humaines qu'on ne pouvait parfois remuer ni même toucher sans leur arracher des gémissements, des cris de douleur, — bien que je revoie encore, comme si c'était d'hier, ces convois qui nous arrivaient directement de la fournaise, de l'enfer de Verdun, nous amenant ces régiments squelettiques, dont souvent la moitié à peine des effectifs avaient pu échapper à l'ouragan de fer et de feu, ces hommes à l'aspect lamentable, aux vêtements boueux et déchirés, au visage terreux, au teint cadavérique, méconnaissables sous la poussière accumulée de la route faite d'une seule traite, comme pour fuir au plus vite la terrible obsession.

Non, je n'essaierai pas de décrire une fois de plus le martyre qu'ils ont eu à endurer, pas plus que leur courage surhumain. Je suis moins ici, en effet, pour chanter la gloire de nos héros que pour *inviter à la prière* pour nos morts : la prière, devoir sacré de gratitude, de justice, de fidélité. Aux âmes sorties de cette vie, ce sont moins des éloges funèbres que la prière qui importe, car la prière va plus loin que la pensée, plus loin que le souvenir, plus loin que la gloire même : elle va retrouver nos chers disparus jusque dans l'éternité.

Eh quoi ! m. f., voilà des hommes qui ont affronté tous les périls, qui ont subi toutes les épreuves, qui ont souffert dans leur corps et dans leur âme ; ces hommes, au surplus, étaient presque tous, disons, en ce qui nous concerne, étaient tous des chrétiens, des baptisés, et leur sublime sacrifice accompli, nous nous contenterions de laisser se consumer leur dépouille mortelle sous des monuments plus ou moins grandioses, sans plus nous préoccuper de leur âme immortelle que si tout avait été fini pour eux à leur dernier soupir !

Mais alors, je vous le demande, où donc auraient-ils puisé le courage de braver la mort, de rester fidèles à leur poste, s'ils avaient pensé, s'ils avaient cru que le trou noir devait être leur dernière récompense, leur dernier et ultime séjour ; si plus haut et plus loin que le droit et la liberté qui sont le ciel des nations, ils n'avaient pas espéré une béatitude certaine devant compenser toutes leurs immolations, tous leurs sacrifices ? A moins de renier toute sagesse, il n'est pas pos-

sible, en effet, d'admettre qu'il n'y ait pas d'autre raison dernière des choses que les coups de canon et les brutalités sanglantes du plus fort !

En somme, notre présence ici n'a d'autre raison d'être que les âmes de nos morts. Si tout était fini de nos héros dans le linceul de gloire que notre imagination seule leur prête et que la douloureuse réalité de la guerre a sans doute refusé à leur pauvre dépouille mortelle perdue dans quelque coin ignoré, à qui donc iraient nos hommages ? A un nom qui ne représente plus rien, à une mémoire sans sujet, à un souvenir vide, à un écho qui ne répond plus, à des restes informes, à quelques ossements qui s'effritent tous les jours.

Ah ! combien cruels sont dans leur incrédulité ces négateurs de l'âme, ces docteurs d'impiété qui osent prêcher un néant éternel et prétendre que tout sombre dans l'abîme du sépulcre ! J'en appelle à la suprême justice, à ce sentiment inné au fond de toute conscience droite : quand la vie, comme pour ceux que nous honorons aujourd'hui, s'achève dans un geste sublime de fidélité au devoir, non, mille fois non, ils ne sauraient mourir tout entiers et pour toujours, et leur âme immortelle échappe à toutes les négations de l'impiété, et c'est à ces âmes que vont nos prières et nos pieux suffrages.

II

Mais, m. f., il ne suffit pas de célébrer la gloire de ceux qui sont tombés, il ne suffit même pas de prier pour leur repos éternel, s'il en est qui ne l'ont pas encore trouvé, il faut de plus *profiter des sublimes leçons* qu'ils nous ont données, il faut entendre la voix de nos morts, il faut coopérer, chacun à notre façon, à la grande œuvre pour laquelle ils se sont sacrifiés, je veux dire à la grandeur, à la prospérité de la patrie.

La voix de nos morts, que nous dit-elle ? Ecoutez ce récit que faisait dernièrement Mgr Ginisty, le grand évêque de Verdun, la cité martyre.

C'était aux jours les plus critiques et les plus tragiques de la bataille sur la crête de Thiaumont. Un petit soldat, hier mineur à Bully, près de Béthune, coureur volontaire, reçoit un message des mains de son commandant, avec ordre de le porter sans faute. Le message est d'importance : il s'agit d'obtenir des renforts urgents, sans quoi la ligne risque d'être enfoncée et Verdun est en grand danger d'être pris. Fernand Marche — c'était le nom de ce brave — part ; il court, il vole, il arrivera peut-être... Mais voilà que soudain il est frappé mortellement par un éclat d'obus. Il tombe, il essaie de se relever, de marcher, mais en vain. Il faut pourtant que le message arrive. Alors que fait-il ? Il se couche sur le dos, au travers de l'étroit sentier, la main gauche sur sa blessure béante, et de l'autre, tenant dans ses doigts crispés le précieux message, il l'élève aussi haut qu'il peut, comme pour dire : « Faites passer. » Bientôt la mort raidit son bras et son corps dans cette attitude qui traduit la consigne d'une âme de héros, fidèle au devoir jusqu'au bout. Providentiellement, quelques instants après, un agent de liaison passe par là ; il voit ce cadavre, cette main, ce message ; il le saisit, le lit, le porte rapidement à destination ; une fois de plus Verdun échappe à l'emprise de l'ennemi.

Ce soldat ne nous apparaît-il pas comme un magnifique symbole, et nos morts ne nous ont-ils pas également passé à tous un message ? Pourquoi sont-ils morts ? Pour que la France vive, n'est-ce pas, et qu'elle jouisse enfin d'une paix inaltérable et féconde. Or, si nous ne voulons pas que leur rude effort et leur sanglant sacrifice aient été accomplis en vain, nous devons travailler à réaliser leur rêve en continuant cette belle fraternité scellée dans les tranchées, à l'hôpital ou en captivité, en travaillant à un seul idéal, la concorde entre Français et la paix du monde.

Loin de moi la pensée de trahir les droits de la vérité. Catholiques, nous revendiquons la liberté de combattre l'erreur et de propager la doctrine de l'Evangile. Mais, ce faisant, nous devons pratiquer la charité à l'égard des personnes. En tout homme, même en celui qui ne partage pas nos croyances, nous voyons un frère et c'est pour sauver son âme que nous cherchons à l'éclairer. L'expérience des siècles nous a appris que le mal ne désarme pas en présence du bien ; nous ne sommes donc pas surpris que dans certain camp adverse, on veuille ressusciter les querelles de jadis. Qu'il nous soit permis cependant de regretter ce temps où les passions politiques étaient assoupies et où les Français ne songeaient qu'à s'entr'aider, tous enfants d'une même mère, la France. Ah ! si nous oublions de nouveau ces salutaires leçons de nos morts dans nos discussions intestines, qu'ils sortent donc de leurs tombeaux et que leurs pauvres restes nous disent tout ce qu'il y a de criminel, d'inhumain, de dangereux dans ces haines fratricides, dans ces appétits égoïstes !

Ils sont morts aussi en rêvant de voir germer, de l'amoncellement de leurs souffrances, les semences d'un temps nouveau, d'un monde purifié de la guerre par la guerre ; ils sont morts avec l'espoir que cette terrible hécatombe serait la dernière, qu'on ne reverrait plus de telles horreurs et que la sainte idée de la paix — cette paix que le Christ Jésus avait continuellement sur les lèvres, quand il abordait les siens — rapprocherait enfin les peuples dans un idéal commun de concorde, de justice et de respect des droits de chacun.

Comme eux, m. f., nous haïssons la guerre de toutes nos forces. Nous, chrétiens, j'ose le dire, nous haïssons la guerre beaucoup plus et beaucoup mieux que quiconque. Serions-nous autrement les disciples de Celui qui a dit : « Vous êtes tous frères... Aimez-vous les uns les autres... Celui qui tire l'épée périra par l'épée » ? Et si les peuples comme les individus mettaient une bonne fois ce divin précepte en pratique, ce jour-là il n'y aurait plus de guerre.

Tous nos vœux vont donc aux idées de pacification et de désarmement des peuples. Mais en attendant que cette aube bénie se lève sur le monde assagi, la voix de nos morts aussi bien que la prudence nous commandent de ne point exposer trop vite notre chère France aux risques d'un nouveau cataclysme. Car on entend toujours un peu partout, dans nos pays d'Europe, de l'Est à l'Ouest, du Nord au Sud, le son des trompettes dans les casernes, et le grondement des canons qui tonnent dans les polygones, le sol qui tremble sous les pas lourds des soldats en manœuvres et l'on entend chaque jour prononcer des paroles où percent des desseins suspects.

Oui, travaillons à faire régner la paix, sans nous exposer toutefois à être les premières victimes de notre générosité native et de notre confiance sans bornes.

Aussi bien, la paix intérieure par l'union, l'harmonie, la concorde de tous les bons citoyens, la paix au dehors par la justice, le droit, le respect des engagements et des traités, voilà, si je ne me trompe, ce que nous dit en ce jour la voix de nos quinze cent mille morts, et plus particulièrement de ceux de notre paroisse, dont le souvenir nous est plus cher encore et dont je vais relire une fois de plus la liste glorieuse. Debout, m. f., pour rendre à nos morts ce pieux hommage de la prière et du souvenir !

II

LA LOI DE CHARITÉ PENDANT LA GUERRE

Messieurs de la Croix-Rouge,
Mesdames, Mes frères,

L'apôtre S. Paul nous a laissé dans sa I^re^ Epître aux Corinthiens des paroles toutes de feu qui ont souvent retenti dans la chaire chrétienne et sous la ferveur desquelles je voudrais abriter les quelques mots que vous attendez du prêtre en cette émouvante cérémonie : « Quand je posséderais toute science, quand j'aurais toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité je ne suis rien. » (I Cor., XIII, 2).

Cette affirmation n'est pas faite pour surprendre des hommes de cœur, des chrétiennes, rangés sous la bannière de la charité : « *Inter arma caritas.* » C'est la charité qui vous a rassemblés pendant la grande épreuve dans les hôpitaux et jusqu'aux abords de la ligne de combat ; c'est la charité qui vous maintient unis pour les devoirs du temps de paix ; c'est la charité qui vous attire dans cette église.

Après avoir entouré de votre sollicitude les pauvres corps meurtris, vous entendez aujourd'hui l'appel des âmes de nos grands morts et il suffit que quelques-unes d'entre elles puissent avoir besoin de vos prières pour que vous vous sentiez pressées de ne pas leur refuser ce tribut de votre reconnaissance. Et puis, vous savez que le souvenir de nos héros est une leçon permanente, qu'ils sont nos conducteurs et nos guides, et que pour rester dignes d'eux nous avons le devoir, surtout en un anniversaire comme celui-ci, de les contempler et de les écouter.

I

Apprenons d'abord d'eux qu'ils ont été *nos maîtres en charité.*

« *Inter arma caritas.* » Avant de vous faire honneur de cette devise, reconnaissons, m. f., que nos morts l'ont réellement et magnifiquement pratiquée.

« *Inter arma caritas* » : ces deux mots ne jurent-ils pas d'être rapprochés ? Associer les *armes* et la *charité,* n'est-ce pas vouloir associer la violence et la douceur, la guerre et la paix, la haine et la bonté, la volonté de nuire et la volonté d'aimer ? Voilà deux armées en présence : l'une animée de la fureur de l'envahisseur qui a longtemps désiré une proie et qui au moment psychologique se déchaîne sur l'objet de sa convoitise, l'autre soulevée jusque dans son fond par l'instinct de la race qui veut vivre, en qui se réveillent les lointaines traditions du peuple le plus vaillant au combat qui fut jamais, poussée vers ses frontières violées, par une juste et sainte colère.

Je n'ai pas à rechercher ici ce qu'entrevoyaient les consciences de l'autre côté des tranchées, mais nous savons ce qu'on pensait et ce qu'on voulait de notre côté. Et ce n'était pas la haine qui régnait dans les cœurs. Ouvrez les carnets de route dont la mort de leurs rédacteurs nous a livré le secret, les lettres que nos disparus ont laissées à leurs aimés comme la plus précieuse des reliques ; interrogez vos souvenirs d'hôpital, les confidences des dernières agonies que vous avez contribué à soulager, et dites si c'est la haine qui dominait ou si ce n'est pas bien plutôt la charité.

Charité envers la famille, qui n'a jamais été plus chère à nos combattants que du jour où l'appel des armes les en a séparés ; amour profond du foyer qui inspirait à ce père de six enfants cet admirable énoncé de ses buts de guerre : « Mes six enfants, ce sont mes six raisons de me battre. » Amour qui se soutenait par les échanges de lettres, par la longue contemplation des traits sur de pauvres photographies qu'on baisait pieusement avant l'assaut ; amour qui s'exaltait dans l'espoir de préserver de l'invasion la maison familiale, de conserver aux petits Français les privilèges de leur naissance sur une terre bénie, d'éviter aux générations à venir les horreurs de la guerre.

Charité entre combattants, qui a donné à la camaraderie du front cette allure fraternelle, cette intimité délicate dont tous ceux qui en ont bénéficié ne peuvent évoquer le souvenir sans une émotion profonde. Différence de profession, de milieu, de classe sociale, d'opinion politique... tout cela comptait bien peu. Vingt ans, trente ans, on avait pu vivre, grandir, en s'ignorant,

peut-être en se méconnaissant. Et huit jours de périls et de souffrances communes, pour un grand idéal, suffisaient à créer entre ces jeunes gens, entre ces hommes, des liens que la mort seule pourrait rompre. Et elle ne les rompait pas toujours.

Est-ce inouï, je le demande à cet auditoire, d'avoir vu des mourants refuser les services d'un brancardier sur la ligne de feu ou d'une infirmière à l'hôpital tant que le frère d'armes, parfois l'humble ordonnance, tombé à leur côté n'aurait pas reçu les soins nécessaires? Est-ce inouï d'avoir vu des jeunes hommes en pleine vigueur, des pères de famille ayant conscience de ce qu'ils laissaient derrière eux, s'exposer à la mort et la recevoir par une balle au front, en voulant ensevelir les restes d'un chef ou d'un camarade tombé au delà de nos lignes ?

Charité envers la Patrie. Ah! qu'elle a été aimée, la France maternelle, en ces heures douloureuses! Et non pas en phrases. Elle a été aimée, là-haut, en actes, avec cette pudeur qui parle peu de l'objet de sa tendresse, et avec cette passion contenue qui va jusqu'au bout du sacrifice.

Elle a été aimée et servie par ceux pour qui la Patrie résumait toutes les joies du foyer, toutes les satisfactions d'un coin de terre bien à eux, toutes les grandeurs et les beautés qu'une éducation plus complète leur avait donné de connaître.

Mais n'oublions pas qu'ils sont morts par centaines de milliers aussi, ceux qui n'avaient rien ou pas de famille ou pas de bien au soleil, ceux qui ne connaissaient guère les fastes de notre histoire nationale, et qui cependant égalaient leurs camarades plus avantagés, par la générosité de leur don. Tel ce jeune soldat sans famille, enfant de l'Assistance publique qui, quittant l'hôpital et regagnant le front sa blessure guérie, disait : « Je n'ai pas de père, je n'ai pas de mère, mais la guerre est venue et je me suis dit : Tu as une Patrie. Je suis parti et je n'ai jamais eu à moi que le morceau d'Argonne où je suis tombé. »

Voilà l'amour de la Patrie, et quand il est scellé par le sacrifice suprême, n'est-ce pas la forme supérieure de la charité que Notre-Seigneur exaltait par ces paroles : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. »

Et nous montons en effet, m. f., de charité en charité vers le sommet où tous les cœurs humains, dans le plan divin, devraient se rencontrer : l'amour de Dieu. Ah! je sais que parmi les héros que nous pleurons, tous n'ont pas eu explicitement cette vue dans l'intelligence et cet amour dans le cœur ; je sais qu'une élite seulement s'est élevée jusqu'à la conception du sacrifice accepté, aimé, parfois désiré pour l'amour de Dieu et a atteint ces hauteurs où l'homme pécheur disparaît en quelque sorte et s'absorbe dans le saint.

Mais je sais aussi que l'exemple de l'élite a été contagieux, que la noblesse d'idéal, que la beauté spirituelle de milliers et de milliers de nos morts n'a pas rayonné inutilement sur leurs camarades; et nous pouvons espérer que l'action combinée des influences et des exemples fraternels, des paroles pénétrantes des aumôniers, des prières collectives, des appels intérieurs et des grâces divines qui ne manquent jamais de la part de Dieu, dans le moment où l'avenir éternel d'une âme se joue, a permis à nos héros d'entrevoir le but de la vie, le sens de la mort et la portée réelle de leur sacrifice.

Le texte que je vous rappelais à l'instant porte d'ailleurs avec lui cette espérance. Il nous est parvenu dans l'Evangile de S. Jean précédé immédiatement de cet autre, que les âmes religieuses méditent sans se lasser depuis des siècles : « *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem sicut dilexi vos*. Mon précepte est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. » (Jo., xv, 12).

O frères d'armes disparus dans un acte sublime de charité à l'égard de vos frères, quelle consolation pour ceux qui restent de penser que vous êtes tombés dans l'acte même du devoir, dans l'accomplissement du grand, de l'unique commandement de la loi évangélique, et quel motif pour nous d'espérer qu'à la minute décisive vous aurez entrevu avec une suffisante netteté par delà le prochain aimé, par delà la patrie pour laquelle vous mouriez, Dieu présent dans le prochain, Dieu auteur et bienfaiteur des patries, Dieu dont, sans le savoir, vous faisiez et aimiez déjà la volonté sainte!

II

Oui, m. f., vos morts glorieux sont aujourd'hui nos grands maîtres en charité. Et ce n'est qu'après leur en avoir fait hommage que vous reprendrez, avec la conscience de la mériter aussi, *la devise de votre Société*. Il y a place en effet en ce monde pour d'autres formes de la vertu divine par excellence, que celles que je viens de louer dans nos héros.

La charité qu'ils ont pratiquée en si grand nombre à un degré héroïque, que certains ont poussée jusqu'à la sainteté, n'embrassait pas tout ce que, avec les exigences presque infinies de nos cœurs, nous appelons charité. La charité d'un soldat en campagne, surtout dans une guerre aussi dure que celle dont nous honorons les victimes, ne saurait s'entourer de toutes les délicatesses que nous aimons à comprendre sous ce vocable. Elle s'accompagne toujours chez lui de fermeté, souvent d'une apparente dureté. Le devoir d'état lui fait parfois un crime des épanchements les plus naturels, des pitiés les plus légitimes.

Nous admirons sans réserve ce soldat magnifique qui, apprenant la mort de son fils tué aux avant-postes de l'armée qu'il commande, prend à peine le temps de se recueillir une minute et prononce stoïquement devant son Etat-Major : « Con-

tinuons, Messieurs. » Nous savons que tel chef au cœur paternel souffre d'envoyer à une mort presque certaine les hommes qui lui sont confiés; et cependant si la compassion l'emportait chez lui sur la conscience de sa responsabilité, nous taxerions sa bonté de faiblesse. Et que de fois n'avez-vous pas vu le combattant obligé de laisser sans secours le frères d'armes tombé à ses côtés et appelant à l'aide, pour courir à quelque plus grand devoir !

Où donc verrons-nous s'épanouir une compassion qui ne craigne pas l'excès, une charité qui ne recule devant aucune délicatesse ? Où trouverons-nous, à côté de celle du soldat en armes, obligé d'être ferme et parfois dur, une fonction où tout commence, se continue et s'achève dans la bonté?

Mesdames de la Croix-Rouge, vous ne vous étonnerez pas que je vous rencontre ici. Je ne vous rencontre pas seules, d'ailleurs : vos voiles blancs, vos couleurs devenues si populaires ont été constamment mêlés aux cornettes et aux voiles multiformes de nos admirables Sœurs de charité dans l'immense armée des infirmières de la Grande Guerre. Aussi suis-je assuré de répondre à votre sentiment en saluant avec une respectueuse gratitude les pieuses femmes consacrées par vocation au soulagement des malades et au soin des pauvres, dont vous avez considéré comme un très grand honneur de vous constituer les auxiliaires, au moment où, des hôpitaux, des asiles, des orphelinats, des cloîtres parfois et même de l'exil, elles vinrent se mettre à la disposition des autorités.

Mais vous avez eu, à côté d'elles, une part magnifique et, dans l'histoire de la charité comme dans celle des opérations militaires, les distinctions entre « armée active » et « armée de réserve, » entre professionnelles et volontaires du dévouement, n'ont guère survécu aux premières semaines de la mobilisation.

Il me serait donc facile, Mesdames, de parler de vous. J'ai eu sous les yeux des statistiques qu'il serait instructif de commenter : votre nombre, celui de vos hôpitaux, de vos infirmeries de gare, de vos cantines, de vos œuvres de permissionnaires, de vos ouvroirs ; la liste de vos morts, de vos blessés, de vos décorations, nous mettraient en présence de chiffres bien éloquents. Mais je crois répondre mieux à votre attente et à ma fonction en conservant à cette cérémonie son caractère essentiellement religieux et en invitant avec vous cet auditoire à remonter vers la source de tous les dévouements répandus comme un large courant de bienfaisance et de pitié sur les champs de bataille d'Orient et d'Occident.

Les fleuves nous ramènent aux sommets. Il y a une Croix-Rouge parce qu'il y a eu sur le Calvaire une Croix, une seule Croix, qui, effaçant le déshonneur attaché au plus infâme gibet, a été dressée et le restera à jamais, comme un mémorial de la charité infinie de Jésus fils de Dieu. Oui, c'est le Christ mourant qui a donné à votre Société son insigne et sa couleur : la Croix rouge, la Croix tout imbibée, toute pénétrée de son sang rédempteur.

Mais ce n'est pas assez de lui attribuer ce signe que la conscience publique, dans tous les Etats chrétiens, a accepté unanimement et que les gouvernements de pays païens même ont accueilli avec respect. Cette Croix est *arbre de vie* et elle vous rappelle que vous devez aussi au Christ vivant, au Christ qui a vécu au milieu de nous, homme et Dieu, et qui ne meurt plus, toute la substance de votre programme charitable, le germe fécond de toutes vos réalisations, la parole illuminatrice qui, avec quelques mots de notre pauvre vocabulaire humain, a ouvert pour la suite des siècles des perspectives infinies aux âmes de bonne volonté.

Qu'était le pauvre, le vieillard, le prisonnier, le blessé de la vie, pour le païen avant l'Evangile ? Qu'est-il trop souvent pour le sauvage d'Afrique, là où la Croix n'a pas été plantée? Vous le savez assez. Qu'est-il pour l'âme chrétienne ? Oserai-je le dire ? presque un sacrement, un signe sensible de la présence de Jésus-Christ au milieu de nous. Il l'a proclamé lui-même en termes qui ne laissent place à aucune équivoque : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger et vous m'avez accueilli ; j'étais nu et vous m'avez vêtu ; j'étais infirme et vous m'avez visité ; j'étais en prison et vous êtes venus à moi. » — « Mais quand, Seigneur, avons-nous fait tout cela ? » — « Je vous le dis, toutes les fois que vous l'avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Math., xxv, 35-40).

Ah ! qui dira les merveilles de charité que ces simples paroles ont fait éclore en ce monde ! Si nous les comprenions bien, nous ne nous étonnerions pas de voir un S. Martin partager son manteau avec un pauvre et entendre la nuit suivante, dans son sommeil, la voix du Christ lui dire : « Martin catéchumène m'a revêtu de ce manteau. » Nous ne trouverions pas exagéré le respect d'un S. Camille de Lellis choisissant avec bonheur les offices les plus vils et fléchissant les genoux devant les pauvres malades, comme s'il avait vu Notre-Seigneur dans sa propre chair. Nous ne serions, pas plus que le grand Bossuet, scandalisés de voir l'Eglise louer les Evêques des siècles de fer qui, pour assister les pauvres, racheter les captifs, acquérir la place nécessaire à l'ensevelissement des morts, vendaient les vases sacrés et se réduisaient à porter le corps de N.-S. Jésus-Christ dans un panier et son sang dans un calice de verre.

Et d'ailleurs, pourquoi aller chercher mes exemples hors de chez vous, Mesdames de la Croix-Rouge ? Une des vôtres, qu'il m'est permis de nommer puisqu'elle est morte au Champ d'Honneur, sur le front de Roumanie, Geneviève Hennet de Goutel, a pu dire après avoir pansé l'horrible blessure d'un de nos soldats : « Il ne sait pas que sur sa pauvre plaie rongée, en grat-

tant les croûtes et les lambeaux de chair décomposés et en respirant la pourriture qui s'en exhalait, j'ai vraiment passé une *heure divine.* » N'est-ce pas l'écho parfait de l'enseignement de Jésus ? Dans ce malheureux meurtri, broyé, réduit à l'état de loque humaine, cette chrétienne avait vu son Dieu. Une autre parole évangélique vous revient peut-être à la mémoire. Le Christ est au milieu de ses disciples. Il veut les former à l'humilité, réprimer leur attrait pour les grandeurs terrestres. Un enfant est là ; il l'appelle et il proclame : « Celui qui reçoit en mon nom un petit enfant comme celui-ci, c'est moi-même qu'il reçoit. » (Math., XVIII, 5).

Par combien de milliers faut-il chiffrer les vies enfantines que cette parole, depuis dix-neuf siècles, a préservées ? Nos missionnaires qui, en Chine, consacrent les subsides de la Ste-Enfance à arracher de pauvres petits êtres à la mort et qui vont les chercher jusque dans l'auge des animaux auxquels la barbarie de parents dégénérés les abandonne, en savent quelque chose. Mais vous aussi, Mesdames, vous avez retenu la parole rédemptrice. Des cœurs de mères, en un pays de vieille civilisation chrétienne comme la France, ne pouvaient pas ne pas souffrir de voir la guerre menacer, détruire des vies commençantes. La détresse des petits, dans les douloureuses évacuations des pays envahis, vous a particulièrement émues et, depuis que les œuvres de paix ont repris leur prééminence sur les œuvres de guerre, vous avez réservé la plus grande part de votre effort à la lutte contre la tuberculose et aux institutions tendant à la protection de l'enfance : crèches, consultations de nourrissons, gouttes de lait.

Je comprends votre prédilection pour ces œuvres. Derrière ces petits êtres qui n'ont pas toujours conscience de votre sollicitude, il n'y a pas seulement leurs mères qui vous bénissent, il n'y a pas seulement la France qui vous remercie de lui donner ou conserver des fils si nécessaires pour remplacer les victimes de la grande hécatombe, il y a surtout N.-S. Jésus-Christ dont la parole est d'aujourd'hui comme d'hier : « Lorsque vous aimez et accueillez ces petits, c'est moi que vous accueillez et que vous aimez. »

Mais il y a des tâches ingrates encore parmi celles que vous n'avez pas refusées, Mesdames, et ces tâches, c'est encore notre vieil Evangile qui vous les a fait accepter : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent » (Math., v, 44). Précepte qui, lorsqu'il fut jeté dans le monde, renversait toutes les conceptions des rapports entre les hommes, précepte qui même de notre temps, après tant de siècles de christianisme, provoque des étonnements, précepte qui d'ailleurs ne doit jamais être séparé de ceux où Notre-Seigneur nous marque la hiérarchie de nos devoirs de charité et les suprêmes exigences de la justice.

On vous a donc vues au chevet des blessés de l'armée ennemie, soignant peut-être celui qui avait porté à votre fils le coup mortel. Ce qu'on ne pouvait pas demander à la charité, pourtant bien large, des combattants, on le demandait à la vôtre. C'est que vous avez des cœurs de mères ; c'est que vous portiez au front la Croix et que vous vous souveniez de ses leçons.

* *

Ah ! gardons-les, m. f., ces leçons de la Croix et, s'il en est besoin, réapprenons-les. A sa lumière seule, nous comprendrons ce que signifient vraiment les grands mots de désintéressement, de charité, de concorde morale, de dévouement. Devant les assauts des convoitises, des intérêts déchaînés et des passions exaspérées, ils paraissent parfois avoir perdu leur prestige ancien. N'en croyez rien. Dans la paix comme dans la guerre, ce sont encore les mots sauveurs et les vertus rédemptrices.

Ils n'excluent certes pas la force et la justice. N'oublions pas que, dans la liturgie catholique, Notre-Dame, la Vierge très douce, est successivement appelée : « terrible comme une armée rangée en bataille » et « reine de la Paix. »

Mais souvenons-nous que la charité a le primat et demandons à l'Esprit-Saint de graver au fond le plus intime de nos âmes l'appel qu'il nous a adressé par l'Apôtre S. Paul : « Si je n'ai pas la charité je ne suis rien ; si je n'ai pas la charité tout le reste ne me sert de rien ; la charité ne passera jamais. » Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

LIII

23e Dimanche après la Pentecôte

LE CONTACT DU CHRIST

Deux miracles nous sont rapportés dans l'évangile de ce jour : la guérison de l'hémorroïsse et la résurrection de la fille de Jaïre. Chacun d'eux montre à sa façon la puissance de Jésus. Le premier, cependant, m'a semblé mettre davantage en relief les heureux effets produits par le contact du Christ : il suffit de le toucher pour être guéri. C'est pourquoi, en commentant le texte évangélique, je me propose : 1° de mettre en lumière la puissance qui jaillit du Christ ; 2° de vous convaincre qu'il est possible d'entrer en contact avec lui ; 3° de vous indiquer la disposition d'âme à réaliser pour percevoir les effets bienfaisants de cet heureux contact.

I

Du Christ Jésus émane pour tous ceux qui l'approchent une vertu bienfaisante : *Virtus de illo exibat et sanabat omnes.* A son contact les malades sont guéris, et les morts même ressuscitent. Il prend par la main la fille de Jaïre, il lui

dit : « Lève-toi, » et elle se lève. Sans même prononcer un mot, une femme touche le bord de son vêtement, par derrière, comme à son insu, et aussitôt le flux de sang dont elle souffrait s'arrête, et dans son corps elle éprouve nettement la sensation d'une guérison radicale.

Quelle puissance merveilleuse et extraordinaire, m. f., dans ce simple contact du Christ ! Les évangélistes se plaisent à le mettre en relief, avec autant de sagacité que nos doctes sommités du Bureau des constatations de Lourdes : l'un d'eux, du reste, S. Luc, était médecin. Ils laissent entendre clairement qu'il n'y avait guère à espérer de guérison. Car la pauvre malade depuis douze ans déjà perdait son sang en des hémorragies chroniques qui l'épuisaient. Elle avait consulté de nombreux praticiens, sans aucun profit, sinon — la remarque est de S. Luc — d'avoir dépensé toute sa fortune. Bref, c'était une incurable : la science humaine n'était pas capable de la guérir,

Mais elle avait entendu parler de Jésus, et au récit de ses miracles elle s'était reprise à espérer de lui sa guérison : « Si je pouvais seulement, pensait-elle, toucher la frange de son vêtement, je serais guérie. » Et voici qu'au travers de la foule, elle se glisse et parvient, en étendant le bras, à frôler du doigt le bord du vêtement de Jésus. Un frisson de soudain bien-être, comme un courant électrique, parcourt son corps : elle est subitement guérie de son infirmité.

Voilà, m. f., la puissance, la vertu curative qui émane, au simple toucher, de Celui qui a dit : « Venez tous à moi, et je vous soulagerai. » Jésus est le guérisseur de tous les maux.

Et qui donc parmi nous n'a pas une plaie à panser, une infirmité à soulager, un mal à guérir ? Tous nous sommes des blessés, des infirmes, des malades, sinon dans notre corps, du moins dans notre âme. Allons donc au Christ, pour toucher au moins le bord de son vêtement, et nous serons guéris. Mais comment entrer en contact avec lui ?

II

Toucher le Christ, entrer en contact avec lui, c'est chose possible. Car le Christ est encore au milieu de nous : sous la forme de l'Eglise et dans la Sainte Eucharistie.

Le Christ est parmi nous sous la forme de l'Eglise, car l'Eglise n'est pas autre chose que le prolongement du Christ, un peu comme l'enfant est le prolongement de son père, comme le corps est le prolongement de la tête. Elle le continue, et c'est par elle que sa vertu nous arrive à flots pressés par le moyen des sacrements.

Le Christ est parmi nous : non seulement il y passe, mais il y demeure, dans l'adorable sacrement de l'autel. Au tabernacle, sous les voiles de l'hostie, nous pouvons le voir et le toucher ; dans la sainte communion nous le recevons et sa chair et son sang reposent en nous. Que pouvons-nous désirer de plus ? Ne sommes-nous pas même plus privilégiés que les contemporains de Jésus ? L'hémorroïsse n'a pu avoir que le contact extérieur de son vêtement : nous nous incorporons le Christ.

Par les sacrements, c'est la vertu du Christ qui vient à nous : à nos corps au moins par rejaillissement, mais à nos âmes surtout, pour nous guérir de nos maux spirituels, du péché, et nous rendre la grâce. Le baptême, la pénitence ressuscitent les âmes mortes à la vie surnaturelle ; l'Eucharistie et les autres donnent l'abondance de la vie. L'Extrême-Onction ne va-t-elle pas jusqu'à rendre la santé, et l'Eucharistie ne dépose-t-elle pas dans nos corps le germe de cette résurrection accordée à la fille de Jaïre ?

Par les sacrements, nous entrons donc en contact avec le Christ. D'où vient alors, m. f., que nous ne sommes pas toujours guéris de nos langueurs, ressuscités à la vie éternelle ?

III

Ce n'est pas dans le Christ qu'il en faut chercher la cause, mais en nous.

Notre-Seigneur ne retient pas sa vertu captive. Les sacrements produisent la grâce qu'ils signifient, mais elle ne parvient pas à nos âmes, parce qu'il nous manque la disposition de l'hémorroïsse. N'avez-vous pas remarqué la confiance de cette femme ? Elle ne dit pas : « Si je touche son vêtement, peut-être je serai guérie, » mais elle en a la certitude : « Je serai guérie. » Ce n'est pas parce qu'elle a pu toucher de la main le vêtement du Christ qu'elle a reçu communication de sa vertu, c'est parce qu'elle est entrée d'abord en contact avec lui par la confiance qu'elle avait en lui. C'est sa foi qui a obtenu sa guérison, et sans elle, elle eût vainement touché le Christ. « Aie confiance, lui dit Jésus, ta foi t'a sauvée. »

Toucher le Christ sans avoir la foi en sa puissance, en sa bonté, c'est paralyser son action recevoir les sacrements sans la foi, c'est rendre vaine la grâce dans nos âmes. Ah ! si nous approchions toujours de Jésus avec une foi vive, quel frisson de vie se ferait sentir en nous ! Si nous venions à la pénitence avec la conviction d'y trouver le pardon, comme nous serions guéris de toutes nos langueurs ! Si surtout nous venions à l'Eucharistie avec la foi de l'hémorroïsse, la vie jaillirait du Christ qui en est la source, en nos âmes, pour l'éternité.

* *

Approchons-nous donc de Notre-Seigneur, soit dans la prière, soit dans les sacrements, avec une foi et une confiance toujours plus vives, afin de ne pas entraver, mais de soumettre à son action nos âmes meurtries par le péché. Il les guérira et les gardera pour la résurrection de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

LIV

24e et dernier Dimanche après la Pentecôte

LE JUGEMENT DERNIER

L'Evangile de ce jour nous remet devant les yeux le spectacle terrible de la fin du monde, de la résurrection des morts et du jugement général présidé par le Fils même de Dieu qui a racheté le monde.

I

Ce monde que nous voyons finira. La race humaine disparaîtra de la surface du globe, et alors auront lieu les suprêmes assises du genre humain. Cette vérité qu'enseigne l'Eglise et que par conséquent tout chrétien doit accepter, suscite dans nombre d'esprits bien des doutes, et elle fait sourire parfois les incrédules. C'est à tort. Car, sans parler de l'autorité de celui qui a fait une telle prophétie et dont les paroles, a-t-il déclaré, ne passeront pas, sans parler de l'autorité de l'Eglise catholique, dépositaire et interprète des Ecritures, on peut en appeler à la science humaine et profane pour justifier les oracles de nos saints Livres.

Est-ce que la science ne prétend pas vous dire, maintenant, comment le monde a commencé? Est-ce qu'elle ne se fait pas forte de nous décrire les origines de notre planète, de sa formation, de son organisation, de l'apparition successive des différentes catégories d'êtres vivants sur sa surface ? Est-ce qu'elle ne vous fait pas assister aux divers bouleversements effroyables qui ont agité la masse de notre globe? Quoi d'étonnant donc que ce qui a commencé finisse ? Chaque être vivant meurt ; pourquoi l'espèce elle-même, qui n'est que la collection des individus, ne mourrait-elle pas ?

La science va plus loin. A l'aide de ses observations et des données qu'elle en recueille, elle prévoit de nouveaux cataclysmes, des conditions différentes de l'existence sur la terre. Elle nous dit que la terre et le soleil vieillissent et qu'un jour, éloigné sans doute mais certain, la vie ne sera plus possible sur notre planète, et l'homme sera un des premiers appelé à disparaître.

Les savants corroborent ainsi de leur témoignage celui du Fils de Dieu. Cela ne veut pas dire que nous sachions exactement ce qui arrivera à la fin et la manière dont les choses se passeront. L'époque, Dieu l'a cachée aux anges eux-mêmes et elle est le secret de l'Eternel, maître du temps qu'il a créé comme il a créé toutes choses. Le mode est discutable. Y aura-t-il destruction du monde ou simplement transformation ? La dernière hypothèse est admissible, car Dieu n'est pas le Dieu du néant, et il a fait toutes choses bonnes ; la terre en particulier, que son fils a arrosée de son sang, et sur laquelle il est venu passer trente-trois années, doit lui être excessivement chère. D'autre part l'Ecriture parle de nouveaux cieux et de nouvelle terre, ce qui impliquerait non point une destruction, mais une transformation dont nul esprit humain ne saurait guère avoir une idée exacte.

II

Voilà le fait, incertain en ses détails, indéniable en sa substance. Quelles réflexions ce fait à venir, avec les conséquences dont il sera suivi, peut-il provoquer dans notre esprit ?

Il nous découvre une vérité bien importante, d'abord. C'est que la création a un but, ce monde est une œuvre qui doit chanter la gloire de l'ouvrier et s'efforcer de procurer cette gloire. Dieu a voulu se faire des créatures capables de le louer dans le séjour de sa majesté ; et pour en arriver à cet honneur, elles doivent le mériter dans le peu de jours qu'elles ont à passer sur cette terre.

En même temps qu'il veut sa gloire, ce Dieu veut le bonheur des hommes, un bonheur incomparable en intensité et en durée. La vie présente est pour eux l'épreuve, le temps du travail et de la peine, la source où ils doivent puiser de quoi payer ce bonheur éternel. En d'autres termes, le monde ne porte pas en lui sa fin, son but, le monde n'est pas fait pour le monde, mais bien pour procurer la gloire de Dieu et le bonheur des élus. Toute autre conception est fausse et pernicieuse.

Autre leçon. Pourquoi s'attacher à ce monde, pourquoi y river son cœur et ses affections, pourquoi consacrer à en acquérir les richesses une activité exagérée et sans mesure ? Car ce monde doit finir ; il finit même chaque jour pour ceux que la mort emporte dans le tombeau, et nul ne se peut flatter d'avoir le lendemain. Il finira aussi pour les générations futures, et un jour viendra qui emportera les efforts accumulés de tous les siècles avec leurs œuvres et leurs merveilles.

Enfin, m. f., nous serons jugés. Après la fin du monde il y aura révision générale et complète de toute l'humanité. Nos actes seront mis à découvert ; les pensées de notre cœur seront dévoilées ; tout sera manifesté au grand jour ; et puis commencera pour les uns l'éternelle joie, pour les autres l'éternelle tristesse, l'éternel regret.

Des uns ou des autres nous ferons partie, m. f., il faut nous en persuader, et orienter notre vie d'après cette lumière. Réglons donc tous nos actes extérieurs et intérieurs, soumettons-les au jugement de notre conscience chrétienne, afin que nous n'ayons point à rougir à cette heure décisive. Ne nous occupons pas de la terre, mais du ciel, non des biens de ce monde, mais des biens d'en-haut, non des hommes, mais de Dieu.

Et ne croyez pas qu'il y ait là pour nous une cause de tristesse. Ne sont-ce point des perspectives assez brillantes que dévoile à vos regards la religion ? N'est-ce pas un bonheur assez parfait qu'elle vous promet ? Et ne met-elle pas enfin à votre disposition assez de moyens pour l'obtenir ?

Il n'y a que des insensés qui pourraient protester, ou encore des lâches que la pensée de l'effort épouvante. Mais cet effort sera bref, car, vous le dites vous-mêmes souvent, la vie est de courte durée et elle passe vite.

Rendons plutôt grâces à Dieu de ce qu'il a fait pour nous et de la destinée qu'il nous réserve. Demandons-lui de parvenir à cette destinée et disons-lui, en empruntant les paroles de S. Paul citées dans l'épître d'aujourd'hui, que nous le remercions de « nous avoir rendus dignes d'avoir part au sort et à l'héritage des saints ; de nous avoir arrachés de la puissance des ténèbres et transférés dans le royaume de son Fils bien-aimé, dans lequel nous trouvons la rédemption qu'il nous a acquise par son sang et la rémission de nos péchés. »

FIN

PLAN DE SERMON POUR LA DÉDICACE

NOTRE CORPS, TEMPLE DU SAINT-ESPRIT

« *Templum Dei, quod estis vos,* » dit S. Paul (I Cor., III, 16-17). Ce n'est pas seulement de l'âme juste qu'il est question, mais de la personne humaine tout entière. Il est utile d'examiner comment notre corps, lui aussi, est véritablement le temple de Dieu.

I. Notre corps a la majesté d'un temple. — Sa structure manifeste la gloire du Créateur. 1° En lui se résument les perfections des créatures corporelles : il est minéral, végétal, animal. — 2° Dans les parties qui sont communes avec les animaux, nous voyons régner l'harmonie. Ainsi que le faisait déjà remarquer S. Paul (I Cor., XII), il y a des membres nobles et des membres plus vulgaires dans notre corps, mais tous n'en concourent pas moins au bien général de l'individu, à la conservation et au développement de sa vie. — 3° Quant aux particularités qui nous sont propres, elles sont bien adaptées à notre vie raisonnable : notre station est droite, afin d'indiquer que nous devons nous élever au-dessus des réalités sensibles ; notre front est large et dans nos yeux brille l'intelligence ; sur notre visage se reflètent et à la longue se gravent comme une empreinte les aspirations de notre âme ; nos genoux sont capables de se plier dans un geste d'adoration et de prière.

II. Notre corps est consacré a Dieu. — 1° Il renferme l'âme unie au St-Esprit, tout comme le temple matériel renferme le corps du Christ dans l'Eucharistie. — 2° Il est sanctifié par les sacrements : sur lui coulent l'eau du baptême, l'huile des onctions, en lui reposent les saintes espèces qui renferment véritablement le Fils de Dieu ; les bénédictions de l'Eglise se font sur lui. — 3° Il est appelé par la Sainte Ecriture *membre du Christ* (I Cor., VI, 15), *temple du St-Esprit* (I Cor., VI, 19).

III. Notre corps est destiné au culte de Dieu. — 1° L'homme doit rendre un culte à Dieu non seulement dans son âme, mais aussi dans son corps, car tous deux sont les créatures de Dieu et ont à manifester, chacun à leur façon, la dépendance où ils sont vis-à-vis de lui. Par le simple jeu des forces naturelles, le corps s'associe aux sentiments religieux de l'âme. — 2° La Sainte Ecriture nous recommande d'honorer Dieu par notre corps : « *Non ergo regnet peccatum in vestro mortali corpore... sed neque exhibeatis membra vestra arma iniquitatis peccato, sed exhibete... membra vestra arma justitiæ Deo* » (Rom., VI, 12-3). « *Sive manducatis, sive bibitis... omnia in gloriam Dei facite* » (I Cor., X, 31). Nous devons donc le respecter, entretenir sa vie sans toutefois le flatter, sachant qu'il se révolte volontiers contre l'âme.

Conclusion. — Le temple de notre corps sera détruit par la corruption du tombeau, mais sa destinée glorieuse en cette vie exige que cette déchéance ne soit pas définitive. Il ressuscitera glorieux s'il l'a mérité. Une précaution très opportune, pour obtenir ce résultat, sera la réception de l'Extrême-Onction.

INSTRUCTIONS A DES COLLÉGIENS

VII

L'OBÉISSANCE

I. — L'obéissance se différencie du bon esprit. Elle consiste à obéir à Dieu qui a droit de nous commander comme notre créateur, notre maître, notre bienfaiteur, notre but suprême. Elle concorde avec notre intérêt.

II. — Dieu ne nous donne pas directement ses ordres : il a établi une hiérarchie qui part de lui et qui nous dirige en son nom. Sans cette hiérarchie la société ne pourrait subsister. Nous devons donc être soumis à nos parents et à nos maîtres qui représentent Dieu. Objection tirée des abus d'autorité.

III. — Les mauvaises façons d'obéir : la soumission servile, passive, purement humaine. La véritable obéissance est loyale, convaincue, inspirée de motifs surnaturels, persévérante.

Mes chers enfants,

Dès le début de l'année scolaire, j'ai attiré votre attention sur les qualités essentielles d'un étudiant : la piété, l'amour du travail, le bon esprit. Permettez-moi de joindre à ce groupe de vertus fondamentales une autre vertu qui n'est pas moins indispensable et qui s'appelle *l'obéissance*.

I

L'obéissance, qui est l'habitude de se soumettre volontairement aux décisions de l'autorité, ne fait pas double emploi avec le bon esprit, qui est la faculté d'envisager les choses sous un angle optimiste. On peut avoir un esprit excellent et négliger d'obéir par paresse, par insouciance. Inversement les élèves doués d'un esprit fâcheux sont contraints, quoi qu'ils en aient, de se soumettre à la loi. La

docilité et le bon esprit ne forment donc pas, si l'on peut dire, un pléonasme en action. Ils se complètent l'un par l'autre ; ils ont besoin l'un de l'autre ; ils concourent l'un et l'autre à la formation du bon et pieux écolier.

L'obéissance a une origine divine. C'est le Seigneur lui-même qui l'a inventée et qui l'a imposée à tous les humains dès le premier jour. Lorsqu'il plaça nos premiers parents, qu'il venait de créer, dans le paradis terrestre, il leur concéda le droit de commander aux animaux, mais il garda pour lui le privilège de leur donner des ordres et de leur porter des défenses. En fait, vous savez combien notre race est encore punie, depuis tant de dizaines de siècles, parce qu'Adam et Eve ont cru pouvoir désobéir à Dieu.

Le Seigneur, si bon pour ceux qui sont dociles, ne laisse jamais braver son autorité ; il exige rigoureusement la soumission, et s'il ne châtie pas toujours les rebelles en ce monde, il leur réserve au moins dans l'éternité de terribles sanctions.

Quoi de plus juste, d'ailleurs ? Dieu possède sur nous le droit de commandement à bien des titres. Et d'abord à cause de sa supériorité sur nous. Nous n'aurons pas la folle prétention de nous comparer à Dieu, comme le firent nos premiers pères dans le délire de leur orgueil. Dieu est éternel, infiniment parfait et puissant. Nous, au contraire, nous sommes périssables, bornés, pleins d'erreurs, de misères, de faiblesses. Est-ce que nous ne devons pas nous soumettre à Celui qui nous dépasse, de toutes façons, infiniment ?

Dieu est en outre notre créateur. C'est uniquement par un acte de sa volonté libre qu'il nous a tirés du néant ; nous ne subsistons que parce que sa miséricorde nous soutient, et, dès l'instant où il lui plaira de nous retirer le souffle de vie, nous deviendrons soudain des cadavres, bientôt effrités en poussière. Par le fait qu'il nous a ainsi créés et qu'il nous conserve, le Seigneur a sur nous des droits comparables à ceux de l'ouvrier sur son œuvre, que dis-je ? des droits supérieurs, car l'artisan n'a pu que transformer plus ou moins la matière préexistante, tandis que Dieu nous a tirés de rien.

Il est donc juste, une fois de plus, que nous nous inclinions sous la loi qu'il trouve bon de nous dicter et dont la légitimité éclate à nos yeux. Mais, en outre, il importe de nous soumettre à cause des bontés incessantes qu'il nous prodigue. Il aurait pu être un Maître sévère, un tyran rigoureux qui nous aurait pliés sous un joug d'airain. Il a préféré devenir notre père d'adoption, pour alléger par sa tendresse et par ses grâces les obligations qu'il nous impose, autant dans notre intérêt qu'en vue de sa gloire. Il ne se passe ni un jour ni une heure sans que le Très-Haut ne songe à nous pour nous faire du bien. Et nous, en échange, nous refuserions de reconnaître ses prérogatives ? Ce serait une ingratitude inouïe. Nous rendrons donc à Dieu ce qui revient à Dieu, c'est-à-dire non seulement l'adoration et l'amour, mais aussi l'obéissance à laquelle nous sommes tenus envers lui.

Ceci d'ailleurs sera le grand moyen d'être heureux et de nous sauver. Vous n'ignorez point en effet que le bon Dieu a voulu se faire lui-même notre terme dernier, notre suprême but. Chaque fois que nous lui désobéissons, nous nous détournons de ce but en qui se résument tous les bonheurs, toutes les gloires, toutes les espérances de l'éternité. C'est donc, en dernière analyse, à nous-mêmes que nous faisons tort lorsque nous nous révoltons contre Dieu. L'avenir impérissable de notre âme, aussi bien que le souci de la gloire de Dieu, doit donc nous conseiller la soumission.

Les raisons les plus diverses s'unissent ainsi pour nous démontrer la nécessité d'obéir au Souverain du ciel et de la terre. Au surplus, la docilité est facile, car le Seigneur ne nous a pas accablés sous un code compliqué et draconien. Son Décalogue, fondement de toute la morale, ne contient que quelques articles, précis, logiques, indispensables ; ses autres lois ne font guère que déterminer les principes de la loi naturelle. Acceptons donc avec empressement, avec reconnaissance, la règle surnaturelle qu'il nous fixe pour préserver sa dignité, mais aussi pour nous protéger contre nous-mêmes, pour nous permettre d'accéder au ciel.

II

Une fois admis le droit du Seigneur à nous commander, nous n'allons pas en tirer la conséquence que nous ne devons nous soumettre qu'aux ordres qui nous seraient directement donnés par lui. Dieu a organisé le monde de telle façon que sa présence constante et universelle y demeure, en principe, voilée ; et c'est même cela qui rend méritoire notre foi en lui. Vous ne voudriez d'ailleurs pas que, chaque fois qu'il veut nous voir accomplir telle ou telle action, il descende visiblement des cieux, au milieu des anges et dans l'éclat de la foudre, pour vous intimer ses commandements. Puisque cette continuelle série de manifestations divines est pratiquement impossible, il faut bien y suppléer de quelque manière.

La Providence y a pourvu, et cela d'une façon claire, harmonieuse et simple. Elle a établi une hiérarchie universelle qui, des êtres inférieurs, remonte par degrés jusqu'au Très-Haut. Le règne végétal est mis à la disposition des animaux et des hommes ; les animaux sont soumis à l'humanité qui les dompte et les utilise. Parmi les hommes eux-mêmes, il y a toute une série de grades et de fonctions qui subordonnent les uns aux autres pour le plus grand bien de tous. Dans la famille, il y a un père qui commande et des enfants qui obéissent ; dans la cité il y a des magistrats qui édictent les lois et des citoyens qui sont tenus de les observer ; dans tout Etat il y a un ou plusieurs chefs qui régissent les affaires et un peuple qui observe les prescriptions de l'autorité ; dans la société la plus parfaite du monde, l'Eglise catholique, la hiérarchie est analogue, depuis les fidèles et les prêtres jusqu'aux évêques et au Souverain Pontife.

Un tel genre d'organisation est absolument néces-

saire, si l'on veut que la société subsiste. Qu'arriverait-il si chacun pouvait se livrer à toutes ses fantaisies, si chacun travaillait isolément sans le concours d'autrui, si tout le monde se mettait à commander sans que personne soit contraint d'obéir ? Ce serait le chaos, l'anarchie, bientôt la ruine et la mort. Tout effort deviendrait impossible, car il serait aussitôt contrecarré par des efforts en sens opposé et l'univers n'aurait plus qu'à disparaître. La loi de l'obéissance est la grande sauvegarde de la terre et des êtres vivants : « Il est faux, a dit Montesquieu, que l'égalité soit une loi de la nature ; tout, dans la nature, n'est que subordination et dépendance. »

Que cela contrarie nos instincts, notre orgueil, notre paresse, je n'en disconviens nullement. Mais la question est de savoir s'il vaut mieux vivre avec les quelques restrictions que Dieu et la société nous imposent, ou se condamner soi-même à périr. Puisque le Seigneur a placé l'ordre hiérarchique à la base de tout ce qui existe, c'est que cet ordre était bon et utile. Ne cherchons pas à y voir plus clair que le Maître ni à corriger son œuvre.

Ces principes une fois posés, vous voyez tout de suite les conséquences pratiques qui en découlent pour vous. Vous êtes placés sous l'autorité du Seigneur qui a délégué ses pouvoirs à votre famille. Vos parents eux-mêmes, pour mieux assurer votre formation intellectuelle et morale, ont remis leurs droits et leurs devoirs, au moins d'une façon temporaire, aux maîtres de ce collège, qui ont accepté la charge de se substituer à eux. Donc, puisque Dieu avait transmis à vos familles le droit de vous commander, et que votre famille a passé ce droit à vos professeurs, il s'ensuit que, lorsque vous obéissez dans le collège, c'est à vos parents que vous vous soumettez ; et par l'intermédiaire de vos pères, c'est à Dieu même que vous marquez votre obéissance. Ainsi tout se lie, tout s'enchaîne ; tout tend vers le même but : notre bien, notre éternité.

Si vous aviez mauvais esprit — ce qui n'est certes pas le cas — vous pourriez vous amuser à élever contre cette théorie quelques objections dont voici la principale : « Sans nier que l'autorité soit respectable en principe, il peut arriver qu'elle abuse de ses droits ; alors que devons-nous faire ? » — Oui, cette éventualité est possible. Mais votre sourire indique déjà qu'elle ne correspond ici à aucune espèce de réalité. Et puis, quand même, une fois ou l'autre, un représentant du pouvoir se tromperait dans l'exécution des règlements, il a pour lui ce que l'on appelle juridiquement « la présomption. » C'est-à-dire qu'on est tenu de supposer qu'il est en droit de donner l'ordre qui nous choque, jusqu'à preuve certaine du contraire ; et, toujours jusqu'à preuve contraire, on doit penser que, s'il s'est trompé, c'est involontairement. Cela n'empêche pas, d'ailleurs, de lui faire observer, avec respect et politesse, les inconvénients qui peuvent résulter de sa décision. Mais pour avoir le droit de passer outre, pour pouvoir, en sûreté de conscience, transgresser une règle que l'on considère comme illégitime, il faut beaucoup plus qu'une opinion personnelle ; il faut une certitude absolue, démontrée. Et tout cela n'arrive que bien rarement dans le monde ; et tout cela ne se produit jamais ici.

Ne nous attardons donc pas à de vaines discussions. La route que nous devons suivre nous est manifestement tracée par la Providence elle-même. Bénissez-la de vous éviter encore les terribles responsabilités du commandement, car celui qui donne des ordres sera jugé d'après l'emploi qu'il aura fait de ce pouvoir. Tandis que celui qui n'a qu'à obéir a toujours la conscience calme et paisible. Pourvu qu'il se soit conformé à ce que le Seigneur attend de lui, il est sûr de recevoir des multitudes de grâces en ce monde, et, plus tard, les couronnes de l'éternité.

III

Nous voici donc bien décidés à nous conformer à un ordre de choses dont nous comprenons mieux, maintenant, toute l'importance et la surnaturelle valeur. Mais il y a bien des façons d'obéir, dont certaines ne valent rien et dont quelques-unes sont médiocres. Il nous reste à choisir celles qui feront le plus de bien à notre âme et plairont le plus au bon Dieu.

Ecartons, avant tout, cette obéissance servile qui ne s'effectue que par crainte des réprimandes, des punitions, des retenues. Un élève qui ne se conforme à la règle que lorsqu'il se sent surveillé et qui s'émancipe aussitôt qu'il se croit hors d'atteinte ne mérite guère d'estime. C'est un poltron ; et si la lâcheté est un horrible défaut à tout âge, elle est spécialement odieuse pendant la jeunesse qui est la belle époque des enthousiasmes et des dévouements.

Il y a ensuite une obéissance résignée et passive, qui ne réalise pas non plus l'idéal d'un adolescent chrétien. On se courbe sous la loi parce qu'on ne peut faire autrement, mais on fait sans goût tout ce qu'on est forcé de faire. Si on était livré à soi-même, sans doute ne commettrait-on pas d'actions blâmables, mais on s'engourdirait dans l'inertie et déjà, tout bas, on regrette d'être sujet de la discipline. Une docilité pareille est bonne pour les moutons que l'on conduit en troupeaux à l'abattoir ; elle ne saurait être digne d'un jeune homme qui doit déjà commencer à comprendre la grandeur de l'ordre voulu par Dieu.

Nous nous trouvons maintenant en face d'une docilité purement humaine. Certains écoliers veulent aboutir à se faire une situation honorable. Ils se rendent compte que pour cela rien ne saurait les dispenser de se conformer aux indications de maîtres plus expérimentés qu'eux et dont les talents peuvent leur servir. Ils ont du bon sens, c'est entendu ; mais un bon sens encore trop vulgaire qui leur procurera des avantages temporels sans faire gagner de surnaturels mérites à leur âme.

En opposition avec toutes ces obéissances vraiment mauvaises ou tout au moins imparfaites, voici maintenant la soumission parfaite, celle que le bon Dieu espère de nous. Pour la caractériser, il importe d'abord de prendre le contre-pied de tout ce que

nous venons de dire. Un jeune catholique qui veut vraiment accomplir son devoir, ne se préoccupe jamais de savoir s'il est ou s'il n'est pas sous le contrôle immédiat d'un surveillant quelconque. Il sait qu'il se trouve toujours sous le regard de Dieu et c'est à cause de Dieu qu'il agit. Il sera donc aussi laborieux, aussi discipliné lorsqu'il se trouvera seul que quand il se verra sous l'œil des maîtres.

Sa bonne volonté sera constante et motivée essentiellement par la conscience religieuse des obligations qui lui incombent. Il ne s'en tiendra pas rigoureusement, judaïquement, à la lettre de la loi : il en pénétrera l'esprit et les raisons profondes ; toujours, partout, il réglera sa ligne de conduite de telle façon que Dieu n'ait rien à lui reprocher. Et surtout il ne se comportera pas ainsi pour obtenir des succès matériels ou des avantages immédiats. Conscient des bontés et des droits du Très-Haut, il aura à cœur de lui témoigner sa gratitude en même temps que sa fidélité. C'est l'intention qui détermine la valeur morale d'un acte. Celui qui veut gagner le ciel doit obéir dans un esprit surnaturel.

Il doit obéir encore avec fermeté et persévérance. Trop souvent les écoliers oscillent, suivant l'impulsion de l'heure, entre des dispositions excellentes et d'autres qui sont moins que médiocres. La persévérance est une condition sans laquelle il n'est point de réelle vertu. Je ne veux pas dire que, pour être un bon élève, il faille n'avoir jamais encouru aucune sanction. Il peut arriver à tout le monde d'être puni dans un instant d'inadvertance, de lassitude fugitive. Mais ce doit être absolument exceptionnel. Il faut se ressaisir aussitôt, accepter loyalement et sans arrière-pensée l'expiation, d'ailleurs si légère, que l'on reconnaît avoir méritée. Et puis, cet incident réglé, il faut repartir plus vaillamment vers le but que l'on s'est imposé à soi-même.

La meilleure des persévérances n'est peut-être pas celle qui ne succombe jamais, car elle est presque irréalisable. C'est sans doute celle qui, toujours, se relève sans tarder. Et celle-là est à la portée de tous, pourvu que l'on ait une âme profondément chrétienne, imprégnée des enseignements de Jésus.

C'est à cette obéissance sainte que vous vous attacherez, mes enfants, afin de sanctifier votre âme. Il n'est pas souvent nécessaire pour gagner le ciel d'accomplir des gestes extraordinaires. La voie très sûre et la plus commune pour aboutir au paradis, c'est d'être résolument et surnaturellement fidèle aux humbles petits devoirs quotidiens que le Seigneur nous a fixés et qui nous permettront de lui montrer toute l'énergie de notre amour. Ainsi soit-il.

POUR LES RÉUNIONS MENSUELLES DES MÈRES CHRÉTIENNES

XIII

LA BONTÉ

Introduction. — La bonté, synthèse de plusieurs vertus, est très importante pour ce monde et pour l'autre.

Première Partie. — La charité et la bonté sont distinctes. La charité n'a rien de commun avec la philanthropie moderne (celle-ci est d'ordre purement naturel, tandis que la première est d'essence surnaturelle) ; la bonté s'exerce à l'égard des égaux et des inférieurs ; la bonté peut se surnaturaliser ; qualités de la bonté.

Deuxième Partie. — La bonté doit, avant tout, être intérieure ; car on ne trompe pas Dieu, comme le monde, par de simples apparences. Elle consiste à juger favorablement autrui et à lui souhaiter du bien. La bonté extérieure, résultante de la bonté intérieure.

Troisième Partie. — Quelques écueils dans la pratique de la bonté : l'outrance, la sensiblerie, l'inconstance. La bonté envers les étrangers. La bonté n'exclut pas la fermeté.

Conclusion. — La bonté nous fera chérir de celui qui se nomme « le Dieu bon. »

Mesdames,

La vertu dont il faut nous entretenir aujourd'hui n'est pas officiellement cataloguée dans les catéchismes. Il faut savoir l'y trouver cependant, car elle y est implicitement contenue. Mais elle est moins une vertu spéciale que la résultante de vertus nombreuses. On la sous-entend chaque fois qu'en exposant la doctrine chrétienne on est amené à parler de charité, d'espérance, d'amour du prochain et de bien d'autres choses encore. Voulez-vous que nous en fassions la synthèse ? Il s'agit de la bonté chrétienne, de cette bonté dont Jésus a révélé l'existence à un monde qui jusqu'à lui ne l'avait même pas soupçonnée. Il s'agit de cette bonté qui, sans doute, multipliera vos succès dans le monde comme votre bonheur dans la famille, mais qui surtout, si vous vous y exercez en vue de Dieu, formera plus tard l'un des plus beaux fleurons de votre couronne au paradis. La bonté a donc trop d'avantages pour que nous ne consacrions pas quelques instants à la méditer afin de prendre, par rapport à elle, de nobles et sérieuses résolutions.

I

Du fait que la bonté a des affinités nombreuses avec la vertu théologale de charité, il ne faut pas conclure qu'elles font double emploi, ni surtout qu'elles se confondent. On y serait assez facilement porté, mais cela tient à ce qu'une des erreurs les plus courantes de nos jours (même dans les milieux éclairés et qui se croient pieux), c'est de se forger une conception de la charité absolument erronée. La mode, actuellement, est à la tendresse ; c'est d'ailleurs un phénomène qui se manifeste immédiatement après, ou immédiatement avant toutes les grandes crises sanglantes de l'histoire. Rappelez-vous la « sensibilité » du XVIII^e^ siècle qui précéda de si peu la Terreur.

Il est donc assez normal qu'après la tragédie guerrière d'il y a douze ans, les nerfs secoués par trop de souffrance et d'horreur aspirent à se reposer, à se détendre en d'agréables effusions. Dans l'intérieur du pays, une sorte de trêve tacite a succédé à l'union sacrée qui nous fit si forts pendant la guerre ; on est las des luttes d'antan, on ne rêve que conciliation, transactions, arrangements, com-

binaisons. Et cela peut devenir excellent, pourvu que tout cela ne sorte pas des limites de la froide raison et tienne compte des équilibres que Dieu a donnés comme loi fondamentale à la nature.

Le malheur, du point de vue théologique, c'est qu'on nomme cela « charité. » Or la charité est une vertu qui se définit : « l'amour de Dieu par-dessus toutes choses, et l'amour du prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu. » Vous voyez que nous sommes loin de compte. Le bon Dieu est bien oublié dans les combinaisons présentes et la part que, par politique, on y ménage à son Eglise n'est pas celle qui lui revient. L'amour du prochain lui-même a été maintes fois laïcisé : si l'on tend à se rapprocher, entre citoyens et entre peuples, c'est sous le signe de vocables modernes : fraternité, solidarité.

Vous avez saisi la différence entre la charité surnaturelle qui a Dieu comme terme essentiel et qui ne réunit les hommes qu'en fonction de leurs rapports avec Dieu, et la bonté purement humaine, exclusivement naturelle, qui ne nous rapproche que par un instinct de nos cœurs et trop souvent à cause de vulgaires communautés d'intérêt. Mais, entre ces deux extrêmes, il y a place pour une formule supérieure de bonté qu'on peut nommer la bonté chrétienne. Ce ne sera pas, à proprement parler, la charité, puisque cet amour aura comme but direct, non plus le Seigneur, mais nos frères. Ce ne sera pas non plus la solidarité laïque, puisque notre sentiment de douceur nous sera inspiré par les principes de la foi catholique, par la loi de N.-S. Jésus-Christ. Ainsi comprise, notre bonté sera une vertu d'ordre surnaturel, très inférieure à la vertu suprême de charité qui domine toutes les autres, mais utile cependant à notre perfection et bénie du Seigneur qui veut nous voir nous aimer les uns les autres.

La bonté a ceci de spécial qu'elle ne peut pas s'exercer indistinctement avec tout le monde. Elle suppose, chez celui qui l'exerce, une certaine supériorité sur celui qui en bénéficie. On peut et on doit être complaisant pour ses supérieurs, on peut et on doit leur obéir, les aimer, se dévouer, se sacrifier pour eux quand il le faut. Tout cela n'est pas de la bonté dans le sens exact du mot. Vouloir être bon envers ses chefs, ce serait leur faire un outrage, puisque ce serait usurper leurs prérogatives et empiéter sur leurs privilèges. C'est à eux qu'il appartient de se montrer bons pour nous. Mais il nous reste dans notre sphère d'action assez d'égaux, assez de subordonnés, pour que nous puissions nous livrer largement à notre penchant vers la tendresse. Nos familles, nos amis, nos relations ne demandent pas autre chose et sont d'ailleurs prêts, en général, à nous rendre douceur pour douceur, amabilité pour amabilité.

Cet échange de sympathie, ce commerce de courtoisie réciproque ne sortirait pas, par lui-même, du domaine de la nature. Mais il nous est facile de le surélever, de le transfigurer, jusqu'à modifier sa substance et faire de lui une vertu surnaturelle. Il suffit pour cela de lui infuser un esprit chrétien, de l'imprégner de désirs pieux. Il suffit, quand nous voulons être bons — et je souhaite que cela soit toujours — il suffit de pratiquer la bonté pour un motif d'ordre céleste, et ces motifs ne manquent pas. Ce sera par exemple le désir de se conformer à la volonté suprême ; ce sera la résolution ferme de suivre les exemples et les préceptes de Jésus. Ou bien encore nous nous appliquerons à la douceur pour traduire de façon pratique notre charité envers autrui : nous serons bons pour atteindre les âmes, apaiser les cœurs ulcérés, préparer des conversions. Vous vous rappelez le joli mot de S. François de Sales, qu'on a condensé en un proverbe : « On prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre. » Si nous avons rêvé d'être apôtres, notre zèle doit s'efforcer de gagner nos frères par la bonté. C'est ainsi que nous attirerons à nous tous les pauvres gens blessés par la vie ou harassés sous leur quotidien fardeau.

Je m'empresse de vous le dire, cette bonté-là ne va pas toute seule. Elle est si opposée à nos tendances ! Que de fois, instinctivement, nous nous révoltons aigrement lorsque quelque chose nous déplaît ! Nous voudrions sans doute être bons, mais quand cela nous sourit, et à nos heures. La sainte loi, la loi logique de la religion que nous a donnée le Messie, n'admet ni de telles fantaisies ni de telles intermittences. La bonté est de tous les jours ; elle trouve sa place en toute occasion. Elle suppose donc bien d'autres vertus : la fermeté, la générosité, la persévérance par exemple. Et ce sont ces qualités-là qu'il nous faudra savoir conjuguer avec elle si nous voulons réaliser une bonté vraiment chrétienne, si nous voulons marcher sur les traces du bon Maître qui fut « doux et humble de cœur. »

II

Il ne servirait à rien, Mesdames, de vouloir vous acquérir la réputation d'être bonnes si votre mansuétude était purement superficielle. Oh ! je n'en disconviens pas, cette mesquine duplicité peut réussir aux yeux du monde, qui ne constate que les apparences. Mais Dieu ne se laisse pas égarer par les simagrées ou par les calculs de ses créatures. Il discerne infailliblement ce qui, dans nos gestes, nos manières, nos attitudes, correspond à une réalité, d'avec ce qui, au contraire, ne sert qu'à masquer d'autres réalités peu avouables. L'essentiel, donc, est de se former une âme intérieurement bonne ; et il faut convenir que ce n'est pas facile.

La bonté est en opposition avec presque tous nos instincts pervertis. Notre orgueil se regimbe contre elle, car l'orgueil nous élève au-dessus des autres, — dans notre pensée tout au moins, — tandis que la bonté nous incline non seulement vers tous nos frères, mais principalement vers les plus humbles, les plus délaissés, les plus misérables. Notre sensualité s'effraie d'avance des mille petits sacrifices indispensables à qui veut manifester sa bonté d'une manière moins platonique que par de vaines et inopérantes paroles. Il semble que toute notre nature mauvaise se dresse pour faire de nous des êtres

fiers, raides, durs, peut-être même des êtres méchants. Mais la conquête de la sainteté comporte, comme une de ses parties essentielles, la lutte contre toutes nos tendances dépravées, depuis les vices les plus coupables jusqu'aux moindres de nos défauts.

Cette règle universelle trouve son application à propos de la bonté aussi bien qu'ailleurs. Sur ce point, notre effort sera double : d'abord détruire en nous les germes qui nous portent à être hautains ; puis faire germer et croître dans notre âme la fleur candide de la douceur. Une de nos premières tâches sera de nous accoutumer à porter sur le prochain des jugements toujours aussi favorables que possible. Je ne parle pas, pour l'instant, de nos appréciations extérieures, publiques, que nous savons trop bien — hélas ! — adapter aux circonstances, à nos passions, à notre intérêt. Je parle de notre jugement intime, de l'opinion réelle et sincère que nous nous formons, en nous-mêmes, sur autrui.

Devant certains actes que nous voyons se commettre, une répulsion nous soulève ; cette répulsion peut être juste si nous savons de source certaine que celui qui s'est permis le mal a été réellement animé d'un sentiment condamnable. Mais il arrive, la plupart du temps, que nous ignorons tout des motifs qui ont provoqué le geste coupable. Pourquoi, alors, vouloir empiéter sur les droits de Dieu en essayant, en vain d'ailleurs, de scruter des consciences qui d'ailleurs nous demeurent impénétrables ? Pourquoi risquer la faute lourde d'un jugement téméraire, en supposant et en affirmant l'existence d'une résolution criminelle qui ne nous est nullement démontrée ?

Beaucoup de choses se produisent, qui ont des apparences de péché et qui, en fait, ne sont pas des péchés, parce qu'elles n'ont pas été effectuées en pleine connaissance de cause et avec une vraie malice. Des multitudes de causes intimes peuvent innocenter celui que nous nous hâtons trop de proclamer coupable. L'ignorance, la légèreté, l'entraînement, une nécessité secrète et poignante ont pu contraindre quelqu'un à agir ainsi, et peuvent le justifier devant Dieu. La bonté consistera à soupçonner toujours quelqu'une de ces causes, à suspendre notre appréciation tant que notre sévérité ne sera pas légitimée par la certitude d'une évidence, à voir toujours et partout le bien, autant qu'il ne sera pas possible de faire autrement. Une fois cette habitude prise, nous avancerons d'un pas encore : nous nous contraindrons à souhaiter sans cesse le bien des autres, même quand les autres nous sont hostiles, même quand nous en sommes jaloux.

Il y a déjà fort peu de bonheur sur terre. N'allons pas désirer d'en réduire encore la somme ; bien au contraire, efforçons-nous de vouloir que chacun soit heureux, même et surtout si nous ne sommes pas heureux nous-mêmes. Il y a deux façons de se venger de ses peines et de ses disgrâces : la première, c'est de chercher avidement, pour s'en repaître, les traces des souffrances d'autrui, et c'est une envie infernale ; la seconde, c'est de se réjouir des succès et de la joie qui nous entourent et c'est la céleste bonté. Nous arriverons de la sorte à vouloir que nos désirs bienveillants se réalisent ; nous chercherons les moyens d'être utiles, de devenir consolateurs, de répandre quelques bienfaits : nous serons alors vraiment bons.

C'est seulement lorsque nous aurons ainsi formé nos cœurs à la mansuétude intérieure, que la réalisation extérieure de notre bénignité chrétienne se manifestera comme d'elle-même. Ce rayonnement est ce qu'il y a de plus important pour notre prochain, puisque c'est de ce mouvement-là que, seulement, il bénéficie. Mais, à notre point de vue personnel, c'est ce qu'il y aura de plus facile. Ce n'est, en effet, qu'une conséquence. Toutes nos pensées, tous nos désirs, tendent à se traduire par des actes. Si nos idées et si nos vouloirs sont méchants, nos actions le seront généralement, à moins que nous ne soyons retenus par les freins médiocres et misérables de la contrainte, des convenances, ou de la peur des représailles. Mais si nos sentiments sont bons, si notre âme, à force de soins et de discipline, est devenue vraiment généreuse, les gestes qui la trahissent au dehors lui ressembleront comme un reflet. Nous trouverons sans peine les paroles aimables qui relèvent et qui encouragent ; nous nous pencherons instinctivement vers tous les bonheurs pour les doubler en les partageant, vers toutes les amertumes pour les adoucir en les faisant s'offrir à Dieu. La bonté est un ministère angélique ; pour être exercé dignement, il exige une âme d'ange. C'est cette âme-là que, patiemment, nous nous façonnerons, afin de la consacrer au service de tous ceux qui pleurent, de tous ceux même qui maudissent, et qui pourtant n'attendent peut-être qu'un doux sourire de bonté pour s'épanouir dans l'amour.

III

Un tel apostolat, Mesdames, a de quoi tenter vos âmes. Mais si magnifique soit-il, il serait imprudent de s'y abandonner sans prendre les précautions nécessaires pour ne pas glisser dans des excès. Le mal rôde sans trêve autour du bien pour le dénaturer d'abord, puis pour l'accaparer à son profit. L'exercice de la bonté, pas plus que la pratique d'aucune autre vertu, n'est à l'abri de ce péril. Mais le péril peut être évité, pourvu qu'on ait assez de clairvoyance pour le prévoir, assez de fermeté pour s'en défendre. Il importe donc d'envisager les déviations possibles de la bonté, afin de nous en garder soigneusement et de maintenir notre action dans les bornes raisonnables et saintes qui la rendront agréable au bon Dieu.

Un premier écueil, c'est l'*outrance*. Sous prétexte de n'affliger personne, on ne doit pas se laisser aller jusqu'à tolérer le mal, car la tolérance dégénère vite en complicité. Une mère de famille serait ridicule, et serait en même temps coupable, d'être débonnaire au point de tout permettre à ses enfants. Vous voyez tout de suite quel désordre, quel gâchis se produirait immédiatement dans la maison ; vous devinez aussi quelles déplorables éducations seraient

le résultat d'une telle faiblesse. Les enfants à qui l'on aurait tout permis durant leurs premières années resteraient toute leur vie des enfants, c'est-à-dire des incapables. Fantasques, paresseux, menteurs, ainsi que nous l'avons tous été lorsque nous étions tout petits, ils n'arriveraient ni à assurer leur salut, ni à se créer une situation, ni même à se faire supporter par ceux au milieu desquels ils seront appelés à vivre. La correction est une partie intégrante de la bonté, mais à la condition que la correction soit rationnelle, non pas infligée sous l'empire de l'énervement ou de la colère, mais administrée froidement, sans exagération, par devoir.

Ecueil encore, cette *sensiblerie* mignarde qui ne sert qu'à efféminer les âmes. Il y a trop d'enfants gâtés à notre époque, parce qu'on s'apitoie trop vite sur leurs maux souvent imaginaires, parce qu'on les cajole sans cesse, parce qu'on en fait des demi-dieux. N'accoutumez pas votre famille à se laisser dorloter par vous plus qu'il ne convient, car vous manqueriez à une de vos obligations primordiales : celle de vous faire respecter. Sachez rester ce que vous êtes : d'humbles reines à votre humble foyer. Si vous vous laissez trop vite attendrir, vous descendrez peu à peu au rang d'une servante, à qui l'on peut tout demander, même les services les plus inutiles et les plus vulgaires, et qu'on finira par traiter d'autant plus cavalièrement qu'on ne la paie pas et qu'elle ne rendra jamais son tablier.

Un écueil nouveau — et plus difficile à éviter — c'est *l'inconstance.* Il y a des jours où l'on se sent de bonne humeur, où l'on voit l'univers en rose, où l'on est porté à épancher sur autrui la bienveillance dont on se sent rempli. Mais le lendemain, le vent a tourné. On est las des corvées de la veille, excédé des labeurs qui menacent de remplir la journée ; d'avance on se trouve prêt à gronder, à sévir, sans nécessité comme sans raison. Si l'on a le malheur de se livrer à ces impulsions contradictoires, on n'aboutira à rien de bon. Vos accès d'autoritarisme feront trouver très lourd votre joug ; vos crises de bénignité donneront l'impression de l'impuissance. La continuité est une des grandes conditions naturelles de la vie ; elle s'impose également dans l'existence surnaturelle. Coûte que coûte, il faudra donc acquérir cette égalité de caractère qui, seule, vous permettra sans danger de vous montrer bonnes, aimantes, dévouées, sans que votre autorité ait à en souffrir.

La bonté d'une mère chrétienne est essentiellement à base de simplicité et de dignité. De simplicité, parce que c'est un des plus beaux apanages de la femme, parce que c'est aussi la meilleure manière d'attirer à soi tous les cœurs ; de dignité, parce que vous n'avez pas le droit de compromettre, dans des condescendances ou des familiarités vulgaires, la grandeur sainte de votre charge, la noblesse de votre situation. Ce n'est pas seulement pour vos enfants que vous êtes mère : ce titre est pour vous comme une couronne qui vous signale aux yeux de tous, qui vous impose une attitude de grandeur dont vous ne pouvez vous départir.

Quand vous vous ferez, volontairement, la mère adoptive des malheureux, n'oubliez pas qu'ils se confient à vous à peu près de la même façon que se sont confiés vos enfants. Aux uns comme aux autres vous devez l'affection, mais vous devez aussi les bons conseils, les avis justes, même lorsqu'ils sont désagréables ; il peut arriver — et il arrivera sans doute — que vous soyez tenues de réprimander. Sans doute, ce rôle est pénible ; mais la bonté, pas plus que les autres vertus, n'a le privilège d'être toujours plaisante. Et d'ailleurs comme son mérite serait diminué, si elle ne rencontrait jamais d'obstacles, si elle n'avait à supporter nulle épreuve ! Tout sentier qui monte vers le ciel est à la fois pénible à gravir et souvent parsemé d'épines. En essayant d'entraîner les autres dans l'ascension salutaire, ne succombons jamais nous-mêmes à la tentation de fatigue, au désespoir d'atteindre le but. Si nous devons de la bonté à chacun des êtres humains, il est un être à qui nous en devons davantage qu'aux autres, parce que Dieu nous en a plus spécialement confié la charge : cet être privilégié c'est nous.

* *

Ainsi animée de vues surnaturelles, ainsi pratiquée pour Dieu, la bonté ne se bornera pas à vous rendre plus agréable dans le cercle de vos relations, ni à vous faire la réputation d'une femme du monde accomplie. Elle élargira vos horizons, elle clarifiera votre âme, elle agrandira votre cœur. C'est déjà beaucoup que tout cela, et cependant ce n'est pas tout encore, ce n'est même pas l'essentiel. La bonté multipliera vos récompenses en multipliant vos mérites, elle vous gardera fidèles dans la dilection du Très-Haut, elle vous fera chérir à jamais, dans le paradis comme en ce monde, par l'ineffable et lumineuse tendresse du Maître aimant qui veut qu'on le nomme le Dieu bon. Ainsi soit-il.

POUR ANNONCER UNE QUÊTE EN FAVEUR DES FACULTÉS CATHOLIQUES

LES RAISONS DE LEUR VENIR EN AIDE

Mes frères,

Les œuvres catholiques ont pris depuis quelques années un développement dont l'importance ne peut échapper à aucun fidèle éclairé. Sous l'impulsion énergique des évêques, nous avons vu naître et se développer des groupements paroissiaux et diocésains qui répondent à des besoins nouveaux des individus et de la société. Il n'y a guère de familles, même dans les plus humbles paroisses, qui ne puissent bénéficier de la création d'écoles primaires ou secondaires libres, de patronages, de cercles d'étude, où les enfants, les jeunes gens et les jeunes filles trouvent, avec les distractions légitimes de leur âge, une solide formation chrétienne et une sérieuse préparation aux devoirs de demain.